

TRANSFUGE

Février 2026



Room with Two Posters, 2025, Guy Yanai. Huile sur toile, 150 × 180 cm.
© Guy Yanai / Courtesy Galerie Lelong.

L'éternité retrouvée

Où l'on découvre, à la **galerie Lelong**, la peinture faussement anecdotique, à la fois méditative et familière, d'un très beau coloriste : **Guy Yanai**.

PAR DAMIEN AUBEL

Guy Yanai (né en 1977) me confie, au téléphone, que, s'il a « Cézanne dans le sang » (et le fait est : tel le maître, il bâtit, maçonne, assemble plan par plan, et sous le voilement délicat, lumineux et ombré, des bleus et des roses, sous la mélodie chromatique des étés sans fin de la jeunesse, sous le chant des promesses d'une clarté matinale, les visages et les objets « montent », les formes poussent, s'élèvent, comme les montagnes et les fruits du grand prédécesseur), il n'en est pas moins un lecteur, et non seulement de Rilke (à qui il emprunte le titre de l'exposition), mais aussi de Proust.

Et sans doute fallait-il qu'il me donnât au cours de notre conversation ce dernier nom (avec, aussi, ceux de Masaccio, Piero della Francesca, tous ces peintres qui captent le frissonnement de l'âme dans la solennité des poses, « frozen and moving » me dit-il) – sans doute, oui, fallait-il qu'il me parlât de Proust pour que, enfin, après de longs moments passés à fixer ces toiles, dont la surface hockneyenne, avec sa trompeuse gaieté pop, absorbe le regard, je mette, non pas un nom (il y a, dans les scènes de Guy Yanai, que les figures en soient ou non absentes, quelque chose comme un au-delà ou un en deçà de la parole, les choses, les êtres sont là, comme arrachés, l'espace d'un instant, à la langue qui nomme, désigne, classe) – non pas un nom, disais-je, mais un sentiment sur cette jeune femme songeuse au citron, sur ce bureau coincé – alcôve improvisée – avec son fatras, sous les marches d'un

escalier, sur ce couple très « Nouvelle Vague » marchant dans la rue.

Ce sentiment-là, il éclôt à la fois immédiatement (les roses, les bleus, la configuration spatiale qui fonctionne parfois comme un labyrinthe optique, dont on ne peut, dont on ne veut pas, sortir, un peu comme tel vieux maître italien rend dès le premier instant l'œil captif) et au terme d'une longue rumination visuelle ; et encore est-il difficile à mettre en mots, tout le monde (et l'auteur de ces lignes encore moins) ne s'appelant pas Proust, mais disons ici, puisqu'il faut bien dire quelque chose, que ces toiles, qui travaillent et restituent ce que László Krasznahorkai, toujours lui, appelle « la matière noble et volatile de la finitude », saisissent, dans le temps (prétendument) perdu du quotidien, un autre temps – un temps retrouvé. Lequel temps n'est autre que celui, au-delà ou en deçà de l'écoulement des jours, de l'éternité.

Car voici que ce « montage » cézannien des formes, dont je parlais plus haut, n'est plus une simple caractéristique visuelle, mais que ces pans forment comme une cuirasse, que cette consolidation des silhouettes, cette présence robuste des choses, devient une résistance à l'érosion, à la dégradation inexorable des jours.

Car voici que ces scènes qui n'ont rien de remarquable en soi – *parce que*, justement, elles n'ont rien de remarquable en soi, qu'elles sont de simples instants, inaperçus, passés pour ainsi dire sous le radar – se soustraient à ce même flux du temps.

Car voici que la peinture entre dans l'éternité.

GUY YANAI
You must change your life
Jusqu'au 7 mars.
Galerie Lelong,
galerie-lelong.com

The house on Utopia Parkway
Joseph Cornell's Studio
Re-Created by Wes Anderson

Galerie Gagosian
9 rue de Castiglione, Paris.
Jusqu'au 14 mars.

Figure singulière de l'art américain du XX^e siècle, Joseph Cornell a élaboré, en autodidacte radical et à distance des avant-gardes, l'une des œuvres les plus originales de son temps. Dans le sous-sol de sa modeste maison familiale d'Utopia Parkway, à New York, dans le Queens, il composait avec patience boîtes et collages à partir d'objets trouvés – cartes postales, coquillages, plumes, estampes et jouets – méticuleusement classés au sein de ce qu'il appelait son « département des pièces détachées ». C'est cet univers patient, miniature, accumulé et stratifié, nourri de réminiscences surréalistes, que le cinéaste Wes Anderson fait renaître dans la capitale française à travers plus de trois cents objets issus de la collection personnelle de Cornell, auxquels répond une quinzaine de ses œuvres majeures. Paris, qu'il ne visita jamais, y apparaît comme un pôle imaginaire déterminant, nourri par les livres, les images et les échanges entretenus avec Marcel Duchamp. Un hommage sensible à voir absolument !

—MAUD DE LA FORTERIE